



Quelques réflexions
plutôt optimistes à propos
du film
d'Olivier Ayache-Vidal

Les Grands esprits

par Philippe Meirieu

François, professeur de Lettres classiques dans un prestigieux lycée parisien, commet la fâcheuse imprudence de proposer qu'on envoie les professeurs les plus chevronnés devant les élèves les plus difficiles. Malheureusement pour lui, ses propos sont repris au vol par un haut fonctionnaire du ministère de l'Éducation nationale... et le piège se referme sur lui. Le malentendu tourne un moment à la farce. Il aurait pu, ensuite, basculer dans le tragique ou patauger dans les lieux communs de la vulgate sociologique : choc de cultures, violence de la confrontation, montée des exaspérations, dénonciation d'un système absurde et du manque de moyens, plainte contre des enseignants mal formés et individualistes, etc. Mais il n'en est rien.

Car François, formidablement interprété ici par Denis Podalydès, aborde sa classe de quatrième avec une modestie extraordinaire. Même s'il est parfois tenté de plastronner un peu devant ses collègues en laissant entendre qu'il s'en sort facilement, il découvre vite que les injonctions, aussi solennelles et fermes soient-elles, ne sont guère efficaces... Le voilà donc qui apprend minutieusement les noms de ses élèves pour pouvoir s'adresser à eux. Le voilà qui découvre les situations sociales compliquées auxquelles ils sont affrontés. Le voilà qui comprend que le rapport de forces, parfois nécessaire pour maintenir le fragile équilibre de la classe, ne permet de rien construire durablement.

Le voilà qui est tenté par la démagogie du « goûter de classe », censé réconcilier dans le « périscolaire » ceux qui ne peuvent s'accorder dans le quotidien des apprentissages. Le voilà qui s'essaye en vain à l'autoritarisme et à la sanction, exclut de sa classe l'élève récalcitrant, avant de tenter de le convaincre qu'il doit travailler « pour son bien »... et l'on sent alors, dans sa voix, tout autant la tristesse de l'impuissance que le refus de la résignation.

Sans doute serait-il resté un peu plus longtemps au seuil de la pédagogie sans la conviction et les arguments de sa sœur, les débats avec la Conseillère principale d'Éducation ou la rencontre avec Seydou, cet élève réfractaire qui lui retourne, un jour, le mot par lequel il l'avait qualifié : « Je ne réussirai pas, parce que je suis un idiot ! ». Le jugement de son professeur devient là un moyen bien commode de justifier son manque de travail et de s'exonérer de toute responsabilité dans ses propres échecs.

Grâce à cela et grâce aussi à son obstination tranquille d'« enseignant qui veut enseigner » François réussit à trouver une voie entre les affrontements sans fin et le fatalisme désespéré : la voie de la culture exigeante. Exigeante mais non arrogante : il n'hésite pas à présenter *Les Misérables* comme un ensemble de faits-divers afin de susciter l'intérêt de ses élèves. Exigeante et jamais démagogique : il ne les envoie pas se fourvoyer dans les facilités d'une comédie musicale, mais les fait travailler sur le texte même de Victor Hugo. Exigeante et toujours bienveillante : il propose à chacun et à chacune des exercices qui leur permettent de se dépasser et de progresser. Exigeante et impliquante : la littérature n'est pas seulement un ensemble de monuments que l'on visite mais des œuvres qui nous parlent malgré la distance, et qui nous permettent, aussi, de nous parler entre nous sans étaler et bafouer notre intimité.

Infiniment pudique, tout en émotion contenue, François fait ainsi faire à ses élèves l'apprentissage de la pudeur. La pudeur n'est pas une vertu facile, mais c'est une des conditions fondatrices de la découverte de « l'humaine condition », comme disait Montaigne. C'est aussi la petite sœur de l'humour qui permet de dire tant de choses en échappant à l'insistance didactique. C'est, enfin, le corollaire de la conscience de la fragilité des êtres qui, même si rien, dans ce domaine, n'est jamais définitivement gagné, peut, parfois, retenir le bras avant que les coups ne partent. Projet pédagogique et de société donc. Projet démocratique en fin de compte.

C'est que, si François est modeste et besogneux par bien des côtés, il est aussi terriblement ambitieux. Il a, chevillée au corps, la conviction que le savoir c'est ce qui se partage et que l'on ne peut jamais

décréter que quiconque en sera exclu. Son amour de la culture, c'est l'amour d'une culture contagieuse, bien loin de la privatisation à laquelle se livrent trop souvent les héritiers dans « l'entre soi ». Son engagement et son itinéraire dans ce collège qu'on dit « difficile » relèvent, tout à la fois, d'une démarche intellectuelle et d'une démarche politique, au plus beau sens du terme. Il découvre ainsi que, loin des clichés sur « les jeunes », ses élèves, comme chacune et chacun d'entre nous, ont besoin de cette confiance sans laquelle rien n'est possible : « *Pour que les gens méritent notre confiance, disait Marcel Pagnol, il faut commencer par la leur donner* ». Mystère de la réciprocité et nécessité d'enseigner « de tout son être ». Au risque de se brûler les ailes parfois. Car il enseigne à ses élèves tels qu'ils sont – sans, pour autant, se résigner à ce qu'ils sont – mais il le fait avec ce qu'il est, embarqué dans une aventure personnelle qui n'est jamais – comme pour chaque enseignante et enseignant – complètement indifférente à son activité pédagogique.

D'ailleurs François n'est pas un saint. Il ruse et ment. Se défile parfois. Soustème ses collègues trop souvent... Et les situations qu'il rencontre ne sont pas manichéennes : tout le monde a « ses raisons » et nul ne détient la vérité à lui tout seul. Pas plus lui que les autres. Seule la diversité des adultes, leur capacité à agir sur plusieurs registres, répondent à la complexité des situations éducatives.

Et si, en fin de parcours, l'intrigue se dénoue autour d'une complicité innocente entre l'enfant et l'adulte, quand un rire commun brise un instant toutes les barrières, déchire, en une formidable échappée belle, les vêtements toujours trop étroits dans lesquels nos fonctions nous enferment... la vie, elle, continue, avec son lot d'injustices et de situations bringuebalantes. François n'a pas sauvé le monde. Il n'a pas sauvé sa classe. Peut-être n'a-t-il même pas sauvé Seydou. Il a juste laissé entrevoir du possible là où, trop souvent, on se contente de se lamenter sur l'impossible. Ce n'est pas grand-chose. Mais c'est loin de n'être rien, quand on y songe.

Philippe Meirieu, professeur à l'université LUMIERE-Lyon 2